

Pour un lycée possible

par

Michel BARRÉ

Vous l'avez deviné sans doute : je viens de lire *Le lycée impossible*, d'André Rouède (1). Ce proviseur nous raconte qu'il a voulu un jour proposer à ses élèves un « cessez-le-feu » sur le plan de la discipline de l'établissement ; il a échoué, nous dit-il, et c'est le récit de cet échec qui constitue le livre.

Dès le début, j'ai éprouvé la gêne d'y trouver le ton « *la jeunesse française est mal partie* » de ces spécialistes déçus par les pays récemment décolonisés ; comme si ces espoirs désabusés avaient une commune mesure avec le colonialisme lui-même (a-t-il d'ailleurs vraiment cessé?).

L'auteur, lui aussi, faisait mentalement ce parallèle puisqu'il titre un chapitre « l'autodétermination ». De toutes façons, de même que l'esclave paresseux n'absout pas l'esclavage, le tricheur du baccalauréat ne justifie pas le vrai scandale permanent des examens. Il y a dans toute cause à défendre, une part de principe qui appartient plus à la morale qu'à la logique utilitaire. Peu nous importe la personne de Callas, Dreyfus ou Ben Barka, c'est la justice qui compte et le mépris scandaleux dans lequel l'enseignement traditionnel tient toute une jeunesse, suffit à déterminer notre choix inébranlable.

La chute de la Commune ne donne pas raison aux Versaillais. L'essentiel est d'analyser l'échec pour reprendre la lutte plus efficacement sur d'autres bases. Voyons donc dans ce cas les causes de l'échec.

Le nombre revient comme un leitmotiv lancinant. L'auteur a su ménager les

(1) Editions du Seuil.

effets pour nous faire assister à cette marée implacable : 600 élèves, 850, 1254 ; mais les chiffres échappent à toute littérature, il faut proclamer le non-sens de ces établissements dignes de Kafka où le jeune élève de 6^e se trouve brutalement plongé dans une multitude affolante, où l'adolescent est soumis (au nom de l'égalité !) aux mêmes contraintes mesquines que le gamin, où les innombrables professeurs ne se connaissent pas plus qu'ils ne connaissent leurs innombrables élèves. A. Rouède cite le mot de Mirabeau : « *Les hommes sont comme les pommes, quand on les entasse, il pourrissent.* » Et c'est bien vrai que l'entassement prive l'individu des bienfaits de la vie collective. Au-delà d'un certain dosage, on n'a plus affaire à un groupe, mais à un agrégat, ou plutôt à un troupeau dont les chiens de garde s'appellent professeurs et surveillants (on voit rarement les bergers).

Les conditions matérielles jouent aussi un rôle dans l'échec, avec l'aile du bâtiment qui n'arrive pas à l'endroit prévu sur le plan, le chauffage et les douches mal étudiés (dans une région montagnarde), les sonneries automatiques discordantes semant la perturbation. A part les couloirs d'un mètre cinquante cinq, le tableau pourrait être pire, voilà presque un lycée chanceux.

A propos de couloirs : les constructions scolaires ont des normes précises, vérifiées par des commissions officielles mais (la trame de plan imposée par le ministère est-elle en cause ?) dans presque tous les couloirs de lycées modernes, les croisements de deux classes prennent obligatoirement l'allure d'une bataille rangée.

Quant à l'exécution, on pourrait ouvrir un concours de l'établissement sco-

laire le plus saboté ; les HLM, si critiqués, sont des chefs-d'œuvre de figlage auprès des bâtiments de l'Education Nationale. Une devinette : quel est l'établissement modèle, photographié dans les revues d'architecture, dont la toiture s'est envolée deux fois, sans tornade, et cet autre dont la salle de jeux avait emmagasiné entre le plafond bétonné et le toit, quatre mille litres d'eau de pluie ? Ne cherchez plus, ce ne pouvait être que deux écoles maternelles.

On ne mesurera jamais assez le rôle néfaste des couloirs interminables (toujours Kafka), l'usure de ces travaux inachevés, générateurs de vacarme et d'interdits.

Les éducateurs sont singulièrement absents d'un récit où ils avaient logiquement quelque place. Seuls passent les surveillants, peu attachés à leur métier temporaire, et deux ou trois professeurs « un moment descendus de leur nuage », pour soutenir un élève en conflit ouvert. A part un certain Gérard qui se tient immobile comme un confident de tragédie, il y a là un vide effarant. Je sais bien que l'idée d'annoncer à tous les élèves la grande réforme sans en avoir glissé mot à personne, n'est pas faite pour souligner l'adhésion enthousiaste d'un corps enseignant spontanément peu enclin au travail d'équipe. Que peut-on attendre d'une tentative qui ne réunisse pas le minimum d'atouts, c'est-à-dire la participation active des éducateurs ? On dirait que l'auteur sans illusion sur ses pouvoirs de proviseur, se soucie avant tout de modifier son statut dans l'établissement plutôt que de changer l'établissement, lui-même. Sans tyle d'intervention, ses formules, ses bains de foule ne sont pas sans rappeler quelqu'un et A. Rouède, toujours lu-

cide, y a pensé aussi : « *On reconnaît la méthode. Je ne l'ai pas inventée. Autant elle me paraissait indigne d'adultes (...), autant elle me paraissait adaptée à des enfants ou à de tout jeunes gens, bref à une situation où les uns (les adultes éducateurs) avaient sur les autres (les élèves) une supériorité fondée non pas sur le mépris, même sur les capacités mais sur l'âge et la fonction.* »

C'est bien là que jaillit notre désaccord fondamental : il ne peut exister une dignité pour adultes et un modèle plus étroit pour enfants. Le respect de la personne ne se retaille pas impunément.

Les jeunes, un instant curieux de voir jusqu'où irait ce style « bon roi André », ont semblé intéressés au début mais c'était les connaître mal que de croire qu'ils laisseraient sans riposte cette tentative de les « avoir ». Ils préfèrent en effet ceux qui jouent cartes sur table, même si le jeu est dur. L'auteur, bien sûr, leur reproche surtout leur mollesse, leur lâcheté ou plutôt, il donne le maximum de torts aux parents qui démissionnent, surprotègent, etc. Pour continuer le parallèle colonialiste, a-t-il songé que les peuples colonisés en rébellion sont toujours réputés lâches, peu courageux, et puis d'ailleurs le mal ne vient pas d'eux mais de ces agitateurs étrangers qui... etc.

Nous n'avons pas à défendre ici les attitudes d'opposition, sans pourtant voir dans la longueur d'une coiffure ou le style d'un blouson un attentat à l'ordre public, tout au plus une provocation normale que l'éducateur peut amortir sans pour autant capituler. Le chahut est une réaction organiquement saine de redonner tonus et personnalité au troupeau, sa seule immoralité est

d'atteindre rarement celui qu'il vise et de se contenter d'un pauvre bouc émissaire, un peu comme la bombe anarchiste pulvérisant un sous-officier de la suite impériale.

Les parents sont les plus malmenés et leur position est insoutenable. En cas de succès, on ne leur envoie pas dire que tout le mérite en revient au lycée mais ils sont comptables de tous les échecs. Là encore il n'est jamais question de les éduquer mais de les neutraliser. Je me demande parfois si nous avons la chance de connaître dans nos classes une race spéciale de parents, ou si c'est l'absence d'une jalousie morbide de nos prérogatives qui nous les fait trouver aussi intéressants, à tout prendre, que leurs enfants, souvent comme eux en friches, souvent déformés aussi, mais toujours prêts, pourvu qu'on les aide et qu'on les comprenne, à progresser. L'éducation est globale, elle ne se détaille ni ne se marchandise. Tâche énorme mais cohérente, équilibrée.

Ce que nous avons du mal à tolérer dans le livre d'A. Rouède, c'est sa complaisance dans la déception. Je ne parle pas de cette course éperdue vers l'échec qui a marqué inconsciemment Jean-Jacques et Pestalozzi et qui ne peut laisser indifférent, mais la recherche (je vais être très sévère) d'un *alibi* pour la bonne conscience : « *Vous voyez, j'ai tout essayé avec bonne foi, il n'y a rien à faire!* » Si nous refusons ce ton d'ancien combattant d'une bataille qui n'a pas eu lieu, ce n'est pas comme le dit la préface parce que « *zéloteurs de la pédagogie nouvelle, cette épopée (sic) s'achève sur la débacle de nos vieux principes.* » Il est en éducation comme en morale et en politique, un certain point de non-retour.

« *S'il était à refaire, je referais ce chemin* » dit celui qui sait pour quoi il se bat. Fanatisme ? Non, recul à des dimensions plus vastes. Ce que nous reprochons à A. Rouède ce n'est pas son réformisme mais finalement de nous proposer des leçons qui ne soient pas des leçons de courage et le courage, Freinet nous l'a appris, c'est de savoir être patient, d'avancer prudemment un pas devant l'autre mais

de savoir où l'on va, d'avoir décidé qu'on continuera sans limite, sans tabou ; le courage, c'est aussi d'accepter l'idée qu'on n'ira peut-être pas soi-même et seul jusqu'au bout de la lutte, mais que d'autres continueront pour qu'existe enfin ce *lycée possible* auquel les enfants, nos enfants, ont droit.

M. B.

INQUIÉTUDE DANS LES C.E.S.

Un certain nombre de camarades des classes de transition dans les CES nous ont fait part de leur inquiétude devant une curieuse interprétation de l'utilisation des crédits « Librairie » (de 40 F par élève) attribués à leur classe.

Certains principaux refusent que ces crédits soient utilisés à l'achat de livres, brochures ou matériel de travail individuel (bibliothèque documentaire, BT, bandes et fichiers autocorrectifs) et n'autorisent que l'achat de séries de manuels identiques pour tous les élèves.

Pourtant certains rectorats acceptent, avec juste raison, l'utilisation des 40 F pour l'achat des outils de travail qui se substituent maintenant aux anciens manuels.

Par ailleurs, on nous signale de véritables détournements de crédits qui attribuent à d'autres sections plus « nobles », les sommes légalement allouées aux classes de transition.

Nous avons écrit au ministère pour souligner le danger que ces pratiques faisaient courir à la pédagogie recommandée officiellement dans les classes de transition.

Nous comprenons que les éditeurs aient intérêt à écouler des séries de manuels et non un exemplaire par classe de chaque titre. La CEL tirerait bénéfice à n'éditer à très grand tirage que quelques numéros de la Bibliothèque de Travail, mais le profit est un domaine, l'intérêt de l'éducation en est un autre, à nos yeux plus important.